

Petit-déjeuner au 4bis

autour de l'exposition d'Anne Brégeaut et de Sammy Engramer –
Gontierama 2024
avec Eva Prouteau



Le samedi 29 juin 2024

Inquiétante étrangeté, d'Anne Brégeaut à Sammy Engramer

Dans l'exposition *Mes insomnies*, on se retrouve pour parler des rêves et des tableaux oniriques d'Anne Brégeaut. Je demande à chaque participant-e de choisir un tableau et d'y projeter son rêve : une lecture d'image qui serait aussi une élucidation subjective, et qui s'énoncerait à la première personne.

Parfois on choisit un extrait d'une grande composition : juste une femme qui tient par la main un enfant, et qui tente de s'enfuir dans un paysage en feu.

Ou une mer, qui se distingue par sa couleur, trop magnétique, radioactive, toxique, pleine de soufre ou de ce liquide dont on remplit les piles alcalines. Souvent, dans les tableaux d'Anne Brégeaut, les chemins sont des méandres qui renvoient à l'intérieur du corps, labyrinthes de boyaux à arpenter. Ce parallèle est permanent entre le corps et le paysage. Sur la plage, les étoiles de mer sont surdimensionnées par rapport aux humains. Scène de science-fiction ? Rajoutez l'âne à double tête, la chouette qui nous observe fixement, et basculez peut-être du

côté de Brueghel et de ses scènes de genre mystérieuses. Et qu'est-ce que ça fait-là, ces chaises de jardin en plein milieu ? Un corps a plongé dans le sable et se débat.

Parmi les peintres ou les sculpteurs qui ont représenté le monde des rêves, on évoque le surréalisme, grand réservoir de représentations oniriques. Dali, évidemment. Et Breton qui a énormément théorisé sur les rêves. Le groupe surréaliste recherchait cet état de semi-conscience pour lâcher prise et entrer dans l'écriture automatique ou le dessin de cadavres exquis. Rechercher cet état hypnagogique, où on flotte entre la conscience et l'inconscience, le sommeil et l'éveil, ces moments où on s'endort et puis ces tressaillements nous traversent, parce que notre cerveau lâche mais que notre corps n'a pas encore lâché musculairement. L'artiste Raymond Hains a beaucoup cherché dans cette voie. Ailleurs, vous avez Chagall qui illustre le décollement, le flottement, le vol au-dessus du monde. Jean-Michel Folon aussi, dans une légèreté inégalable. La dernière fois qu'on a fait un petit déjeuner dans une exposition, c'était celle de Jean-Jacques Rullier : on se remémore sa magnifique salle consacrée aux rêves. Et on parle aussi de Francis Alÿs, qui a fait des carnets de rêves avec des dessins minutieux, des choses très douces au premier abord. Et puis finalement, quand on lit les légendes, on se rend compte que c'est terrifiant.

Les écrits de Gaston Bachelard sur les éléments sont eux-aussi très connectés à l'interprétation des rêves, et notamment à la question du symbolisme des matières élémentaires dans les rêves. L'eau qui noie, la mort par l'eau ou la submersion sont omniprésentes dans tous les récits de genèse. Est-ce que la mer c'est la mère ? Est-ce que Anne Brégeaut aime l'eau, aime nager ?



Un nouveau rêve raconté par une participante naît de l'un des vases de céramique sculpté et peint par l'artiste, posé sur la table centrale parmi beaucoup d'autres.

« Là, je suis en paix. Je suis devant un parapet. En fait, en me rapprochant de l'eau, je vois une mer houleuse, la tempête sur la mer. Et je suis happée par cette mer qui en fait s'étale sur toute la table, j'imagine qu'elle continue, cette mer, et que les autres vases sont de petites îles, plein de petits mondes sur lesquels je pourrais

aller pour me sauver. Parce que là, cette mer me fait énormément peur.

Et je me dis qu'il y a des endroits de vie, mais en même temps, pour y aller, il faut que je traverse cette mer.

Je suis dans l'indécision d'y aller pour accéder à la vie, entre la peur de sauter et l'espoir qu'il y ait encore de la vie. Ces vases sont des refuges. »

Un autre rêve s'énonce :

« C'est la deuxième fois que je visite cette exposition et à chaque fois, ça me fait quelque chose. Mon rêve, je l'ai intitulé « La chute, la fin ». Je marchais tranquillement quand soudain, la chute. Je suis tombée dans un labyrinthe. Je n'ai rien vu venir et il m'a été impossible de remonter. La crise de panique est arrivée. La panique. Impossible de la maîtriser. J'imagine que c'est la fin. Ce n'est pas gai, ce rêve. Dans mes cauchemars, je vis toujours des chutes. Et je ne peux pas remonter. Comme j'ai un petit problème de claustrophobie, je me dis, est-ce que ce n'est pas ça qui s'est déclenché ? »

On parle des ruptures d'échelle dans les tableaux. Entre petits formats et grands formats, le labyrinthe est récurrent. Anne Brégeaut travaille la question des seuils : il faut franchir de multiples plans, avec de nombreux détails. On n'arrive pas à en sortir. On est complètement assailli de petites choses.

Un autre rêve, qui se raconte à partir d'un petit tableau : on y voit un flux rouge orangé, fluo, et un personnage qui évolue dans ce flux.

« Moi, je ne sais pas ce que ça veut dire. Mais ça m'a suggéré la peur du volcan. Courir pour échapper à la lave qui inexorablement me suit et je sens la chaleur m'envahir. Mes chaussures fondent. L'odeur me prend au nez. J'ai l'impression de me liquéfier sur place. Je n'entends plus. Je ne sais plus si ce sont mes cris ou la lave qui crépite. Que puis-je faire ? Et là, je me réveille. »

Quelqu'un ajoute : « Cette matière en fusion, cela peut aussi être une force. Parce que les sapins autour ne brûlent pas. »

Un nouveau rêve s'annonce : « Moi, j'ai choisi le tableau le plus reposant qu'il puisse y avoir dans l'exposition. Il n'y a pas de conflit à l'intérieur. Il est magnifique. Et vous avez trouvé lequel c'est ?

C'est un petit tableau, que j'ai apprécié parce qu'il n'y a que des courbes. Il n'y a pas de ligne de rupture franche. Le marron caractérise l'extérieur, d'ailleurs, je me demande comment l'artiste a commencé son tableau. Est-ce qu'elle a commencé par ce qu'il y a au milieu ? Le tableau est centré, on y distingue une mandorle, lumière centrale.

C'est un beau rêve érotique. Quand on s'approche, on voit qu'il y a le feu à l'intérieur. Et ça sort. C'est presque un show. Cela ne peut être qu'un rêve de femme. C'est impressionnant et en même temps, c'est reposant. Il n'y a pas d'agressivité. J'ai trouvé ce tableau très épuré, et en même temps, il contient beaucoup de messages. Quel rapport l'étoile de mer entretient avec la femme, je ne sais pas. On voit aussi une conque. Courbet n'a pas fait mieux. »



On s'arrête quelques minutes sur les nuées magiques qui se déplacent de toile en toile. Ces petites étincelles qui parcourent l'espace, un peu comme dans certains dessins animés.

Antoine Avignon décrit l'installation d'Anne Brégeaut intitulée , datée de 2009, et entrée dans la collection du Frac des Pays de la Loire. Un labyrinthe à hauteur d'enfant, peint d'un motif de mur de brique rouge et blanc ; et un lit d'enfant, au milieu duquel une béance s'ouvre. Tout est mignon. On dirait une maison de poupées géante. En fait, tout est bizarre voire terrible.

L'artiste Sophie Calle a travaillé avec des aveugles de naissance. Qu'est-ce qu'ils vivent comme type de rêve ? Comment peuvent-ils les décrire ? Les rêves d'Anne Brégeaut sont en tous cas très colorés, ils ne cessent d'attirer nos regards, notamment par les touches de fluo.

On finit en disant que les bascules de perspective, les changements d'échelle, la naïveté et le côté minutieux nous ramène vers l'enfance, l'artisanat, qu'on retrouve dans les vases, les petites images populaires. L'artiste place ses lignes d'horizon très haut dans la composition, elle met le paysage sous tension. Elle multiplie aussi les petites apparitions domestiques en pleine nature, les fauteuils crapauds, l'éclairage électrique ou la gazinière en pleine forêt. Tous ces décalages nous font entrer dans la fiction onirique, avec sa force métamorphique (les choses et les êtres ne sont ce qu'ils semblent être) et ses incohérences (l'inquiétante étrangeté freudienne). Anne Brégeaut peint la perte des repères, l'impossibilité de retrouver son chemin. Mais aussi une certaine puissance tellurique et cosmique, une nature sacralisée.

Cette fragilité des situations, des choses et des êtres résonne étrangement dans notre contexte politique actuel. Et on en reparle, de ce contexte précisément, avec l'œuvre de Sammy Engramer présentée dans la Salle gothique, autour de laquelle nous finissons ce petit déjeuner.



Les échanges fusent :

« Alors, est-ce qu'on tourne en rond ?

C'est le courant qui nous entraîne. C'est le vent qui nous pousse.

On ne peut rien diriger, en fait.

Cela fait penser à la situation actuelle.

Et puis, ce drapeau-voile en berne.

Ça peut faire un abri de tissus, comme un tipi. Est-ce que cette voile est en berne en signe de détresse, de deuil, de désorientation ? Un drapeau qui a perdu son identité, qui a perdu sa force politique.

Est-ce que c'est un bateau de la cohabitation ?

On peut changer d'idée dans ce bateau. Et on peut tourner en rond aussi.

On voit de la terre crue que l'artiste a modelé pour colmater la coque directement sur place.

De l'argile crue avec l'empreinte de ses pouces, de ses doigts.

Et des tasseaux jetés là, des objets de fortune qui pourraient nous aider à pousser un rocher pour ne pas se fracasser dessus ou ramer.

Ou assommer ses coéquipiers.

Sympa, la prochaine réunion d'équipe.

Ce bateau nous dit qu'on se piège dans nos contradictions. »



Antoine Avignon nous explique que l'installation a été produite en 2012, et que l'artiste l'avait dédiée aux Boat people. On fuit toujours un pays par nécessité, pour sauver sa peau, pour échapper à un régime politique dictatorial, pour trouver de la nourriture. Cette œuvre parle de nos migrations nécessaires, tout simplement, pour nous faire accéder à quelque chose de meilleur. Même quand on déménage, finalement. On déménage pour un travail, on déménage pour rejoindre des gens qu'on aime. On a toujours migré pour améliorer notre quotidien. C'est propre de l'humain.

Autour de ce bateau énigmatique, il n'y a pas de vent mais totale pétrole. Et puis, on a ces colmatages de fortune dont on sait qu'ils ne vont pas suffire.

Mais si on se met d'accord sur la direction à tenir, on a peut-être une chance ? Oui, oui. Il faut être absolument parfaitement synchronisé. Il y a un vrai choix collégial à faire.

C'est aussi le vent qui décide, le courant. Il vaut mieux savoir nager. »

Nous avons échangé quelques mots sur la deuxième installation de Sammy Engramer, très cinématographique : un gros couteau de boucher sur la lame duquel l'artiste a sculpté en creux MI AMORE. Suspendue au-dessus d'un piano demi queue, comme un couperet qui peut tomber d'un moment à l'autre, elle instille théâtralité et jeu, mais aussi dimension réaliste en écho aux violences conjugales. Je t'aime, je te tue.

Cela pourrait aussi ressembler à une scène de rêve angoissante, comme ces scènes chez Hitchcock dans son film *La Maison du docteur Edwards*. C'est Dali qui a peint les décors de ces séquences, avec beaucoup d'objets en suspension comme ce couteau.

Alors à présent, le mot de la fin. Qu'est-ce qu'on s'est dit avant de se quitter ?

Votez demain. Bravo et merci. Bonne nuit.

Rêvez bien. Faites de beaux rêves.

Éva Prouteau, le 29 juin 2024.

A vos agendas !

Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 12 octobre à 10h au 4bis, autour des oeuvres de Michaela Sanson-Braun.

Renseignements et inscriptions

Antoine Avignon

02 43 09 21 67

antoine.avignon@le-carre.org

le carré scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier